

Une phrase sur ma mère

Christian Prigent

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prigent, C. (1996). Une phrase sur ma mère. *Liberté*, 38(6), 216–221.

CHRISTIAN PRIGENT

UNE PHRASE SUR MA MÈRE

ainsi je commence une phrase sur ma mère, ma mère je me souviens, j'étais très petit dans l'émoi du lit très petit aussi, ma mère je me souviens du chaud, ici le mot le plus immonde parce que le plus mou le plus veule le plus doucereux, ma mère je me souviens du chaud de son derrière, sa chemise de nuit était relevée, j'étais une boule moite de suffocation, ravi terrifié j'osai pas bouger, ma mère je fus dans cet air de quasi pas d'air, tiédeur, touffeur d'asthme, poussière de fantasme, magma d'ombre amorphe, mousse de pas de noms, zéro contours, aucun trait, nul visage, autour peu d'oxygène, soupe d'inhalation, décoction d'interdiction de respiration, plus loin un décor en pas vu pas pris mais bien pommadé d'odeurs de manger, pas d'individus ni d'objets connus, ma mère je bute là-dessus, des mots, chemise, nuit, chaud, mouise, déni, derrière, j'ai la chair qui gerce, picotis, poils raides, j'emboûle ma peau de pauvre poule dans ce début quasi absolu question dissolu, ma mère je me souviens, ce fut comme dans une souricière de matière érotifère, quand je dis ma mère j'ai dans les dents des mots doux et mordants, pourtant c'est pas qu'elle le fut, elle, en vrai, qu'elle fut douce à mordre ou qu'elle eut ces dents amères et avides prêtes à blesser le cœur qui poussait cancer dans ma chair, ma mère c'est plutôt le nom de moi quand je sais pas, c'est assez

souvent, trop bien, ma mère, de moi quoi faire, ma mère, je ne dis pas celle qui m'a mis en vrai dans le monde vrai, pas non plus des prunes et du beurre du rien qui m'agace la tête quand j'ai en dormant mes petites affaires avec mon imagimère, quand je dis ma mère, je parle de tout ce qui fait qu'on habite la chair ici-bas sur terre comme les autres viandes mais avec des mots, c'est ça qui lui donne, à la chair, du nerf, ma mère c'est la boule que j'ai dans la bouche et même quand je me mouche ça sort pas facile, ma mère c'est la carcasse en fil de fer qui fait que je me tiens debout sur terre et même c'est le vent qui passe dedans, ma mère, l'air qui passe à travers mon cageot en bois blanc d'égo pour y faire des sons, hop ! communication, avec ça, merci, je parle à chacun, en pensée au moins, ma mère quand elle vient, quoique en vrai ce soit plutôt dans le genre savon, gant de crin, désinfectant des dépôts du temps, lotions d'abolition du dernier duvet de cochon restant, sent-bon Charnel numéro Zéro, l'œil au naturel délavé javel, peu de poiluchon dans les entregents et le rouge baiser toujours absenté, que ce soit plutôt couci qu'elle advient, ma mère, aux temps et aux lieux qu'on aurait aimé d'attendrissement, ma mère malgré ça je sais, je sais ça très bien, à cause que j'ai mal, je sais que mère c'est aussi couça, le nom du poids caca qui fait que mon ventre s'envoie mal en l'air, ma mère c'est moi apaisé aimé incarné quoique décalé un peu dans mon jeu, ma mère c'est moi-même en vie familière, c'est ainsi qu'elle m'aime : sensible aux bacilles, avide de virus, bouffeur d'air du temps, copain des cailloux, compagnon des bêtes, ami du genre humain, parleur aux oiseaux aux moments perdus, producteur de chair et ainsi de suite idem itou ad libitum et cetera, ça ne cesse pas, ne pourra cesser, qu'on ait le penser ainsi pompé par de l'incarné assez acharné à vous l'imbiber d'un jus d'avanie, ma mère je me souviens,

longtemps je me suis touché pour ça de bonheur, du chaud de ses fesses, fesses est pas bon, plutôt derrière, d'ailleurs c'est très loin dans plus loin qu'hier, tout derrière le temps, à peine si ça fut, d'où que ça infuse en moi encore plus, ma mère son derrière en peau chaude de fesse de vraie existence décapuchonnée, ma mère les deux à l'unisson, des fesses de derrière, sous nylon relevé de chemouise de nid, très chouue, très chérie, peut-être elle a du chveu dans l'yeu, peut-être son nez coule un peu, peut-être elle a un croûte au coin du corné, voire un orgelet, pis un chaloisian, un kyste en petit de tout son crispé, un ion de pure tension, un résumé fibreux des gnons, quasi un oignon, un durillon, un ongle incarné du non qu'elle dit dans son for de fond aux incarnations, un truc en poignant, un cric de la vis sans fin de ses cris, un gras desséché d'avoir trop pleuré, un caca fossilisé, comme qui dirait le lyophilisé du vachtement civilisé, peut-être elle suçote un coin d'oreiller ou que ça bavouille, son démâchouillé, que ça mouille le pieu, quand son rêve hoquette, peut-être, peut-être, mais c'est de l'autre côté, on voit rien, tant mieux, ma mère moi je vois, et moi, je me redis ça, dans un lit d'émoi, ma mère, autour fort peu d'être, nimbe de nib de trucs, même l'air avait un air de quasi pas d'air, tiédeur, touffeur d'asthme, poussière de fantasme, magma d'ombre amorphe, mousse de pas de noms, zéro contours, aucun trait, nul visage, très peu d'oxygène, soupe d'inhalation, décoc-tion d'interdiction de respiration, plus loin un décor en pas vu pas pris mais bien pommadé d'odeurs de manger, pas d'individus ni d'objets connus, en ce temps-là j'étais pas encore habillé en vrai en tout à fait moi, en gros encore singe, j'étais, faut le dire, quatre mains, cul rouge et peu d'appétit pour la philosophie ou, autre version, poisson polisson frétilant du fondement dans son élément, je faisais ma brasse en presque noyé sans du tout

bouger, les yeux très blancs, très vaguement tirés vers des dedans, la gorge amère, le bol de vomi au bord des gencives, le penser quasi inanimé dans presque pas d'air où sa chair dormait, pour tirer de là une vie pneumatique, va falloir souquer, me disait la voix de mon petit doigt, mais dans ce peu d'air, vapeur et poussière de suffocation, la matière se fit, la chair s'accomplit, tout fut concentré, attention moteur coup d'envoi action, dépliement d'oignon, épanouissement papier japon, salut beignet en carton des crevettes qui puent dans la vie du cru qu'on a dans son cuit, salut chrysanthème du temps qu'était là encore en bouton, salut fleur de la vie surgie sur l'immonde bibi des nuits d'avant toute insomnie, tchin essence du monde dans ce jus de rien au fond d'un plumard, car je me touchai pour être bien sûr que j'étais bien là, dans la pâte moite, cette argile agile me moulait la voix et le bout des doigts, en elle coulait déjà tout ce que j'étais, je le savais pas, c'était gris, doucement, souplement, souris, profondément perle, onctueux fluide, matelas muqueux, tuyau des viandes douces, rien dehors tout dedans, exemples le pus, les pleurs et le miel, le jus d'herbe dont l'écrasement colore les genoux décorés vert chou selon les gadins, le violet amer des encres primaires, le pourri des nèfles, les pommes dans la cave, la gadoue de mares qu'emmerde les pieds, ça fait des giclées entre les orteils, la vase qui slurpe, les jonchées mixées aux chiures dans les allées mal balayées, la bile jaune, le sang, la bile noire et la pituite, la mousse pour nous les hommes à raser, la crème d'aisselles pour elles à épiler, la poussière pointillée mouillée dans les travées, l'odeur des papiers désaffectés dans le grenier, le suri du lait qui pue doucement, l'anticipé de cadavré quand on a sué sous un bracelet de montre, le fumet des têtes après la sieste, la porcelaine vulvaire, l'extrait framboisé d'ovaire, la bière et le beurre, la texture de peau des

paupières, la crème solaire, le mazout collé aux plantes des pieds, le baume du tigre, le tabac qui jaunit les doigts, le camphre enrhumé, la chair des figues sèches qui bave son grenu, l'aïoli aux dents, le chromatisme varié des pipis, la terre sans mensonge sous les ongles amis des loches, des larves et des crottins, et ainsi de suite ad libitum et cetera, je sentis tout ça, j'eus une chaleur, j'entrai dans la vie des sens donc en celle des choses qu'avec eux on sait qu'elles sont là dans des plis complices, j'eus une connivence avec les engeances, le monde me bava, je fus oint de ça, ça me baptisa, ce qu'on fait au lit la langue asséchée derrière une fesse qu'on voudrait toucher, on le fait au monde avec du parler en difficulté, l'élocuté un peu suffoqué, le vocabulaire en manque d'atmosphère, le monde fait l'effet que le lit vous fait, voilà la pensée de vérité que j'eus en ce lieu de peu de pensée, pitié pitié, voilà le petit coin dont je suis issu, longtemps je me suis touché le coquin en douce du bonheur de ça, ou de quelque chose de quasi comme ça, qui évoquait pour moi ces douces mielleuses intenses rotundités, c'était dans le moite le tiède le fiévreux, quasi pas d'air, touffeur de fantasme, mousse de pas de noms, zéro contours, aucun trait, nul visage, autour peu d'oxygène, décoction d'interdiction de respiration, plus loin un décor en pas vu pas pris sans individus ni objets connus, le tout bien pommadé d'odeurs de manger, mais elle eut, vite fait, dormait que d'un œil, un hoquet façon bilboquet saut de plie tétanie des pertuis, donna du jarret, aïe aïe ça y est : viré d'Éden, paradis fini, ici club privé, noli tangere, vade retro ad libitum ainsi de suite et cetera, mon nom elle ne le prononça pas, le grogna, recroquevilla son soi dans son quant à coï en matière de quasi pas là, j'étais une boule moite de suffocation, terrifié j'osai pas bouger, c'était pour ça, m'ont dit les docteurs, à la consultation du dispensaire, que depuis ladite,

ma boule, ma vie en matière, est plus très bien là en vrai tout le temps autour de moi-même, encore moins dedans, avant je savais pas, maintenant je sais, (...)